

Philippe Chardin (dir.), *Originalités proustiennes*. Paris, Editions Kimé, 2010. Un vol. de 298 p.

Le titre de l'ouvrage récemment dirigé par Philippe Chardin peut donner lieu à une certaine forme d'étonnement : au fond, toute étude sur l'œuvre du romancier se doit d'avoir pour ambition de présenter un aspect méconnu de sa « manière », de ce en quoi elle se différencie d'autres écritures. Mais l'intelligence du directeur du volume consiste bien à avoir choisi de thématiser, de mettre en cause ce donné de la critique proustienne qu'est l'« originalité » de l'auteur d'*A la recherche du temps perdu*. De surcroît, cette interrogation d'une conception en apparence triviale tant elle est évidente – Proust est singulier, en ce qu'il est un maître – se fait à travers la remise en question de ce qu'est l'originalité elle-même, entendue du point de vue de sa provenance.

De la sorte, le développement de l'ensemble se déroule en trois temps : dans un premier moment est articulée « la notion d'originalité dans la pensée de Proust elle-même », avec ses « exaltations » et ses « contradictions », et ce par le biais de l'« originalité exaltée », du « nouvel écrivain » et des « doutes » inhérents à cette réflexion de l'auteur. Par la suite, un certain nombre de thèmes génétiques et généalogiques permettent d'aborder « l'originalité comme conquête progressive ». Enfin, dans une troisième division de l'ouvrage, Philippe Chardin a choisi d'évoquer « L'originalité de l'œuvre de Proust à la lumière de sa réception par la critique et de sa réception créatrice par quelques écrivains », ce qui permet aussi bien à Pierre-Louis Rey d'analyser les commentaires qui ont suivi la mort de Proust, dans le volume d'*Hommage* publié par la *Nouvelle Revue Française*, qu'à Isabelle Serça de s'intéresser à Claude Simon. Antoine Compagnon livre au volume une conclusion « proustienne », au miroir, puisqu'il décrit la découverte qui fut la sienne d'*A la recherche du temps perdu*, au sein d'une génération qui découvrit Proust.

Bien entendu, il apparaît clairement qu'un certain nombre de sujets qui ont été choisis pour des communications l'ont été parmi nombre d'autres possibles : l'affinité élective entre Proust et Giraudoux, déjà notée en son temps par l'historien des idées Jean Touchard, qui y voyait la tension entre « snobisme » – Proust – et « préciosité » – Giraudoux –, donne lieu à un propos de Jacques Body, mais eussent aussi pu faire l'objet d'une prise en compte la relation qu'il entretenait à Paul Morand, voire à André Gide, à propos de laquelle a été publié un livre récent de Frederick J. Harris. La sélection semble donc obéir à une règle d'exemplarité, plus que d'exhaustivité : il ne s'agit en aucun cas pour ce volume de prétendre « tout dire » sur les « originalités proustiennes », ainsi que le manifestent le pluriel et l'absence d'article, qui prouvent que ce ne sont là que quelques éléments présentés au lecteur, parmi d'autres.

Parmi ces aspects « choisis » de la création proustienne, il y a lieu de remarquer l'intérêt porté à l'Antiquité, qui fait l'objet de deux communications, celle de Florence Godeau, dont l'étude porte sur la référence homérique dans *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* et s'essaie à explorer un système de référence totalement implicite et passant essentiellement par les épithètes, et celle de Nathalie Mauriac, qui aborde, quant à elle, la figure de Memnon, beaucoup plus explicite, mais qui se modifie au fur et à mesure de l'avancée de la rédaction de l'œuvre, dans une relation aux avant-textes baudelairiens et à la thématique de la statue dans le désert de *Spleen*. Après la thèse de Marie-Miguet Ollagnier, d'autres recherches sont encore possibles...

De fait, il semble patent que la volonté de Philippe Chardin, dans une approche comparative sinon comparatiste s'inscrivant bien dans la tradition de l'Université de Tours, a bien été de rassembler des regards distincts afin d'éclairer le thème le mieux défini pour les rassembler. Par conséquent, la fécondité profonde du livre, et son unité, se retrouvent dans cette pluralité des approches envisageables pour analyser les épiphanies du texte proustien : aussi bien une certaine forme d'écriture de soi qu'un travail critique, bien sûr, mais aussi généalogique, historique, génétique, et, pourquoi pas, stylistique et linguistique. De cette

façon, et à travers le prisme d'un concept englobant qu'il a choisi, Philippe Chardin propose avec ce livre un portrait de la recherche proustienne telle qu'elle se développe aujourd'hui.

Originalités proustiennes poursuit donc la lignée d'une ouverture de ce domaine, dans la continuité des deux volumes de *Proust sans frontières* qu'ont édité Bernard Brun, Masafumi Oguro et Kazuyoshi Yoshikawa – la contribution de ce dernier portant d'ailleurs sur un sujet similaire dans le contexte des deux publications. Cette entreprise se jouait des barrières géographiques ou thématiques, et Philippe Chardin en prend la suite, assumant la diversité de la recherche proustienne sous la notion, pertinente car interrogée, d'« originalités ».

Dans ce contexte, il y a lieu de noter les contributions de Françoise Leriche et Antoine Compagnon, qui opèrent une véritable mise en question du concept même d'« originalité » dans le contexte des études proustiennes : la première l'aborde à partir de l'œuvre elle-même, dans son propos intitulé « Fluctuations des notions d'“originalité” et d'“artiste original” dans la genèse du roman proustien ». Elle y présente, notamment à partir de l'utilisation des brouillons, une analyse de l'emploi que l'écrivain fait lui-même de la terminologie liée au sujet du colloque. Ainsi met-elle en évidence une tension particulièrement significative entre deux conceptions de l'art, l'une, inspirée de la tradition critique romantique, qui serait fondée sur l'exaltation de la figure de l'artiste « original », démiurgique, l'autre, qu'elle assigne à la « philosophie esthétique romantique », qui voit en l'art un outil heuristique, et fait de la création une part intégrante de l'ensemble, et n'y voit pas le propre d'une existence solitaire. Peut-être cette dialectique ne provient-elle pas seulement du romantisme, mais elle n'en demeure pas moins très opératoire pour comprendre les mouvements internes de la réflexion que propose Proust autour de la notion d'originalité – qui aurait pu être reliée à sa théorie de la lecture, par exemple.

C'est d'ailleurs à cette perspective que paraît ouvrir la conclusion d'Antoine Compagnon : se situant en contrepoint du propos de Françoise Leriche, il interroge avec humour et distance, face à l'« originalité » de Proust lui-même, le caractère « typique » des proustiens, dans l'existence desquels il voit le fait d'une génération. De façon notable, il clôt son propos sur la « faculté de lire *A la recherche du temps perdu* en toute innocence », ouvrant la voie, peut-être, à un autre colloque, qui poursuivrait l'analyse des enjeux théoriques, axés autour des questions d'auteur, de lecteur, de style, de réminiscence peut-être – qu'est-ce donc qui fait de l'anamnèse un phénomène que l'on pourrait qualifier d'« original » ? –, avec éventuellement un examen plus approfondi de la question fondamentale du pastiche, qui ne fait l'objet que d'un bref essai d'Annick Bouillaguet.

Donatien GRAU